

Yuja Wang

La tête et les jambes

par Dominique Fernandez

Issue de l'école chinoise de l'excellence, cette pianiste virtuose annonce peut-être la fin de la suprématie occidentale sur la musique classique



Quand on a d'aussi jolies jambes, il serait dommage de les cacher dans un fourreau. Yuja (prononcer Youdja) Wang les montre en toute simplicité. Vêtue d'une jupe très courte, elle se met au piano devant 600 personnes dont les regards ne se posent pas d'abord sur ses mains. Elle seule peut se permettre cette coquetterie ; car, si attrayantes que soient ses cuisses, l'attention se porte sans tarder sur l'exceptionnelle qualité de son jeu. Cette Chinoise de 24 ans est menue, élégante, sexy : c'est le luxe dont elle couronne son précoce et déjà immense talent. De Chinois ou Chinoises, on en connaît déjà beaucoup qui brillent dans la musique. Pianistes occidentaux, attention : le péril jaune est à nos portes ! Comment se fait-il que la musique occidentale, inconnue en Chine jusqu'au ^{xx}e siècle, puis interdite pendant la Révolution culturelle, et qui n'a recommencé à être présente qu'après la fin des années 1980, comment se fait-il qu'elle ait suscité des vocations si rapides et que ses champions s'imposent dans le monde entier ?

« En Chine, chaque famille veut que son enfant [unique, comme on sait] réussisse. La compétition est féroce. Nous avons une culture de l'excellence : une fois qu'on s'est engagé dans une voie, l'échec n'est pas permis. Les parents sont prêts à se saigner aux quatre veines pour leur enfant, à déménager dans une autre ville si on y trouve de meilleurs professeurs. » Le contraire de ce qui a lieu en France (où le jeune est laissé à lui-même). S'il a du caractère, il s'en tirera. Sinon il partira à vau-l'eau. « En ce qui me concerne, ajoute la jeune fille, ma mère, qui est danseuse, et mon père, qui est percussionniste, ne m'ont pas soumis à un régime de surchauffe. Ils voulaient simplement que je sois heureuse. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait de ma propre décision. »

Eric Dahan

SES DATES

10 février 1987.

Naissance à Pékin.

2001. Etudes musicales au Canada.

2006. Lancement de sa carrière à Boston.

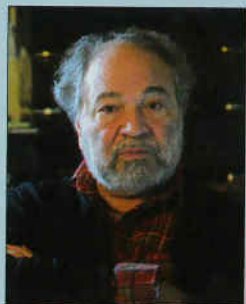
Avril 2011. Disque « Rachmaninov »

BRÈVE RENCONTRE AVEC...

Julien Delli Fiori

La voix du jazz

Un jour, une auditrice lui a dit qu'elle l'imaginait avec le physique de Laurent Terzieff. Julien Delli Fiori, 68 ans, silhouette de bon vivant, serait plutôt du style Danny DeVito version barbu. « *La radio est un formidable levier de l'imaginaire* », constate-t-il en riant. Pour les auditeurs de France-Inter, il reste la voix du jazz. Nommé à la tête de FIP depuis un an, cet autodidacte passionné a ouvert le champ de la radio musicale du service public à toutes les musiques. Jolie manière de boucler la boucle pour cet ex-programmateur qui avait intégré la station à sa création, en 1971.



Figuel Médias-AP

Comment êtes-vous tombé dans le jazz ?

J'avais 17 ans, j'étais apprenti tailleur, j'écoutais les Platters, Presley, Bechet... Un jour, le père d'un copain nous fait écouter Thelonious Monk. J'ai été foudroyé. Aujourd'hui encore, pour moi, le jazz, c'est ça : de l'émotion brute. Je me méfie des théoriciens. Je préfère me laisser guider par la chair de poule... Après avoir fait de la programmation sur FIP pendant quinze ans, on m'a confié « Ascenseur pour le jazz ». Je me souviens de ma première émission avec Clémentine Célerié, en 1985. J'avais les jambes coupées, une boule de plomb dans le ventre. Elle était surprenante, poétique, jamais vulgaire. Notre complicité a fait le succès de l'émission.

Depuis que vous avez pris les commandes de FIP, l'antenne ne vous manque pas ?

Je ne peux pas écouter « Ascenseur pour le jazz » sans avoir un pincement au cœur. A Inter, j'ai été dans une bulle pendant vingt-cinq ans. Là, je découvre qu'il faut penser à toute une équipe... Mais, quand on aime la musique, c'est le bonheur : FIP est la chaîne la plus mu-

sicale du monde. Une formule sans équivalent qui dure depuis quarante ans. Je n'ai aucune pression des maisons de disques. Je ne fais pas de promo, je n'ai pas de pubs qui cisailent mes plages musicales. Je n'ai même pas la contrainte de la nouveauté. Du temps du 45-tours, on était déjà la seule station à diffuser la face B.

Qu'avez-vous changé à FIP ?

La colonne vertébrale, c'est la programmation : 6 programmeurs qui concoctent trois heures de programmation quotidiennes, 50 titres par séquences, 300 titres au total à trouver chaque jour. Mais on ne balance pas de la musique au kilomètre. Pas question de mettre n'importe quoi après Monk ou Mulligan. Il faut une grammaire, avec sujet, verbe, complément. Panacher l'ancien et le nouveau, la chanson française et des bandes originales, le chant et l'instrument. J'ai réintégré le jazz et le classique. Le bonheur, c'est la diversité. Ma seule limite, c'est la vulgarité. On peut trouver que FIP, c'est la dictature du bon goût. Moi, j'y vois une forme de pureté. Et ça marche : en un an, on a gagné un demi point d'audience. Ce sont les meilleurs résultats depuis 2006.

L'arrivée de Jean-Luc Hees a-t-elle transformé Radio France ?

Quoi qu'en disent certains, Radio France reste une maison de liberté. Je suis un militant du service public. Il n'est pas menacé, ou alors je ne suis pas au courant ! Ceux qui le quittent ne le font pas pour la liberté mais pour plus de dollars. Je suis viscéralement de gauche, tendance Mélenchon. Mon père, tailleur, venait d'Italie. En échange des habits qu'il fabriquait, on habitait une chambre de bonne dans les quartiers chics. Un jour, j'ai entendu un enseignant dire : « *La France est une immense poubelle qui reçoit tous les détritiques d'Europe.* » J'avais 7 ans. Croyez-moi, ça marque pour la vie.

Natacha Tatu

On la croit volontiers tant elle se montre déterminée. Quand elle entre en scène, elle marche droit à son piano et attaque immédiatement. Dès l'âge de 3 ans, elle a assisté au « Lac des cygnes » avec sa mère, et sa vocation a pris naissance ce jour-là. Est-ce pour cette raison qu'elle excelle dans la musique russe ? Elle joue les préludes et les études de Scriabine avec une grâce et une poésie extraordinaires, en les dépouillant de l'emphase mystique dont ce compositeur n'est pas toujours exempt. Dans Rachmaninov, elle est proprement stupéfiante. Le Troisième Concerto est sans doute le plus difficile jamais écrit. Sans Vladimir Horowitz, dont c'était un des morceaux préférés, il ne serait peut-être pas entré dans le répertoire. Après les premières mesures, romantiquement élégiaques (le plus beau de tous les débuts de concertos pour piano), c'est un déchaînement de notes, un torrent d'arpèges, une avalanche d'accords acrobatiques. Eh bien, de cette orgie sonore Yuja Wang contrôle avec une admirable maîtrise chaque atome de débauche ! Et avec un sang-froid et un calme qui manquent à tant de pianistes. Elle ne se démente jamais, bouge à peine sur son tabouret, commande en grande timonière la manœuvre de la barque sur l'océan démonté. Ces jours-ci sort chez Deutsche Grammophon un merveilleux disque consacré à Rachmaninov – avec son Deuxième Concerto et sa « Rhapsodie sur un thème de Paganini » –, sous la direction de Claudio Abbado, le grand chef italien, qui a une prédilection pour elle.

Sur Chostakovitch, elle a ce jugement, aussi bizarre qu'injuste : « *C'est un recycleur.* » Tous les autres compositeurs, elle les aime. D'ailleurs, les Chinois aiment tous les compositeurs. Une petite préférence pourtant pour les Russes et les Français, alors que les Japonais, dit-elle, en tiennent d'abord pour les Allemands. Son compositeur favori ? Chopin. Mais elle aime aussi Liszt, Debussy, Ravel, et se hasarde crânement jusqu'aux œuvres plus contemporaines et ardues de Ligeti.

A 9 ans, elle est entrée au conservatoire de Pékin, et c'est là qu'elle a compris, par la discipline qui lui était imposée, la nécessité de la réussite. « *C'était comme un entraînement sportif, fondé sur le contrôle mental.* » A 12 ans, elle est venue pour la première fois à Paris, où elle a retrouvé, dit-elle, le décor « baroque » qu'elle avait imaginé à travers la musique de Mozart. Fréquentation assidue des musées. Passionnée de peinture, elle s'est adonnée elle-même à cet art, au dessin, à la calligraphie. Après avoir été sous le charme de la cathédrale, elle a lu « Notre-Dame de Paris », d'Hugo. Puis ça a été « les Misérables », la grande pitié pour le destin de Jean Valjean. Maintenant elle est plongée dans « Cent Ans de solitude ». Et toujours, en voyage, elle emporte un Baudelaire, dont elle compare les effluves capiteux aux parfums crépusculaires de Scriabine.

A 14 ans, départ pour le fameux conservatoire de Calgary, au Canada, afin d'y poursuivre ses études. A 19 ans, Yuja Wang remplace la grande Martha Argerich à Boston dans le Premier Concerto de Tchaïkovski. C'est le lancement d'une carrière, jalonnée jusqu'à présent par trois disques DG et des ovations qui vont moins au charme de sa personne qu'à l'éclat de ses dons.

D. F.